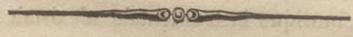


21/888(12)

dent dans les mêmes salons les guerriers qui se sont vus en ennemis sur des champs de bataille et les diplomates pour qui l'arène de l'intrigue n'est jamais fermée. Je ne sais de toutes ces fêtes, de tous ces somptueux raouûts que ce que j'en entends dire ou ce que j'en lis, et c'est bien assez.

Le peuple est rentré dans sa vie habituelle. Il vend, il brocaute, il achète, il trafique comme les semaines passées. Il est à la Bourse et dans la cité le même qu'avant la *coronation*, dont il a tout oublié, à l'exception des bénéfices qu'elle lui apporte. Il en verrait une autre avec bonheur. L'aristocratie ne serait pas du même avis, car une autre la ruinerait. Encore quelques jours, puis les bals, les festins, les spectacles de cour, tout sera terminé. La royale Victoria sera seule en face de son peuple qui gronde et menace, seule devant l'Irlande esclave, qui, à l'exemple d'O'Connell, ne s'est pas enrubannée pour une cérémonie, seule en présence de l'Europe armée, et attendant avec anxiété le dénouement de ce drame qui ne se jouera peut-être pas toujours dans les coulisses du *foreing-office*. Elle a vu, dans un jour, toutes les fleurs de la royauté joncher la route où devait passer le *state-coach* (voiture de l'État) escorté de ses *house-guards*. De frénétiques acclamations ont entouré son cortège, délicieusement frappé ses oreilles. Son peuple a rugi de bonheur, il l'a caressée comme un père caresserait un dernier enfant accordé par le ciel à une vieillese anticipée; il l'a suivie à l'autel, prise sur les marches de son trône pour la porter triomphalement dans les rues de sa capitale parée d'un éclat inouï, afin de charmer ses regards distraits; il a eu pour elle toutes les prévenances dont un amant est heureux d'environner la femme de son choix, la jeune fille qu'il a rêvée pour compagne. Elle a recueilli des acclamations, des vœux qui lui souhaitaient l'éternité. Puisse-t-elle, la jeune reine, ne jamais apprendre par son expérience ce que c'est que cette éternité! et puisse la couronne, dont son front si pur a été ceint, ne pas tomber sous les hurra d'imprécation de cette même foule, qui naguère avec une ivresse enthousiaste la saluait de ses vivat et de son amour extatique!

DUNSTAN DE KERLAC.



---

## LETTRES DE CARPANI

### SUR HAYDN.

Des révélations sur Haydn doivent offrir aujourd'hui un intérêt d'à-propos d'autant plus vif, qu'en ce moment les œuvres de ce grand maître reçoivent les honneurs de nos concerts. Les symphonies et les quatuors de Haydn, qui obtinrent, dès leur création même, un si prodigieux succès en Allemagne, sont maintenant répandus dans toute l'Europe; la France surtout les comprend et les admire. Dans ces circonstances, un livre sur Haydn, publié en France, aura pour effet de compléter notre initiation au génie du musicien allemand, et servira de commentaire naturel à ses œuvres.

L'imposante et calme figure de Haydn qui se détache au milieu de son époque dans un fond si lumineux, nous apparaît encore dans toute l'attitude d'une majesté sereine à laquelle le temps n'a rien ôté de sa force. Le génie naturellement clair et vigoureux du patriarche de Rohrau, porte avec lui une empreinte durable qui a résisté même à l'éclat brillant de ses successeurs; et si ses œuvres, par une loi fatale à laquelle rien n'échappe, sont destinées à vieillir un jour, du moins les hardies réformes qu'il a consacrées lui composeront un titre impérissable. Haydn a le précieux honneur d'avoir fondé un genre en musique; il est le père auguste de la symphonie, le générateur de Mozart, et sa vie si longue et si pleine n'intéresse pas seulement par le spectacle d'une féconde activité; elle résume en outre dans son cadre l'histoire des premiers et des plus importants progrès de la musique instrumentale.

Avant Haydn, la musique instrumentale n'existait pas à bien dire. Le domaine musical était une sorte de monarchie où la voix régnait en souveraine absolue. Quant aux instruments, ils étaient considérés comme un accessoire sans importance, et traités à l'égal de très-humbles sujets que le respect oblige le plus souvent à se taire. Les maigres symphonies de Lulli

peuvent bien passer, si l'on veut, pour une sorte de bégaiement de la langue instrumentale, mais toute la réforme du maître florentin s'était bornée à transporter la mélodie de la partie vocale dans le violon, c'est-à-dire que la symphonie n'était encore qu'un air joué, au lieu d'être chanté. Il faut arriver jusqu'à Jomelli et Galuppi pour trouver une entente quelque peu habile de l'instrumentation dans l'accompagnement du chant combiné dès lors, soit par des mouvements analogues aux situations, soit par des mélodies secondaires mêlées aux accords, de manière à accroître la force, et à faire saillir les effets de la partie principale sans la gêner ni la couvrir. Puis insensiblement le style instrumental passe du théâtre dans le salon. Aux duos de Corelli, qui avaient timidement ouvert la voie, viennent s'ajouter les trios de Hændel et les quartettes de Gusman ; mais, malgré tout, cette musique de chambre, fort savante d'ailleurs, et très-bonne comme préparation à des œuvres plus larges, avait encore toute la sécheresse scholastique, et ne consistait presque qu'en fugues sévères.

Tel fut, dit Carpani, le crépuscule précurseur du soleil haydlinien. En voyant en effet dans quelles formes nébuleuses gisait la musique instrumentale avant l'apparition du symphoniste allemand, et comment il parvint à en dissiper les voiles, à l'animer de son souffle, à la colorer de ses rayons, à la doter, en un mot, de toutes les richesses de son intelligence, on n'hésite plus à dire qu'il en fit une création vraiment neuve qui n'avait pas encore brillé dans le ciel de l'art. La musique instrumentale jaillit un beau jour toute admirable et toute parfaite d'une jeune tête de vingt-cinq ans, comme Minerve était sortie toute armée du cerveau de Jupiter. Haydn comptait bien, si l'on veut, des devanciers dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat, mais il les laissa si fort en arrière qu'on ne les aperçoit presque plus. En tout cas, il n'eut aucun modèle pour sa manière et pour son style qui n'appartiennent qu'à lui. Si Haydn s'inspira d'Emmanuel Bach, de Boccherini et de Samartini, comme il l'avoue lui-même, s'il étudia Hændel, il ne fit en cela que chose légitime qui éclaira son génie, mais ne le forma point.

Le père de Haydn était tout à la fois charron et sacristain de son village. Dans un de ces voyages que font les ouvriers en Allemagne, il avait appris à jouer de la harpe, sans qu'il fût devenu toutefois un Krumpholtz ou un Delvimar. Sa femme prenait aussi grand plaisir à la musique. Le père jouait, la mère chantait, et pendant ce temps le petit Joseph, debout devant eux, tenant à la main deux morceaux de bois qu'il maniait en guise de violon, s'amusait avec une pétulance toute enfantine à accompagner la voix de sa mère. Ces modestes concerts de famille furent la première harmonie qui berça la jeune imagination de Haydn, et peut-être leur doit-on

Avoir donné l'éveil à cette couvée de notes mélodieuses qui, une fois échappée de son nid d'aiglon, allait prendre un vol si hardi.

Toute l'éducation musicale de Haydn devait être en rapport avec ces simples préludes. D'abord un sien cousin, nommé Frank, maître d'école à Haimbourg, lui enseigne la pratique de quelques instruments; puis sa jolie voix et sa manière agréable d'exécuter les trilles le font recevoir parmi les enfants de chœur de la métropole de Vienne. Mais tout cela n'était point la science harmonique. Il était prédit que Haydn devait être un esprit original et par conséquent un enfant de ses œuvres. Moins heureux que tant d'autres néophytes dont une main amie a guidé les premiers pas dans les abruptes sentiers de l'art, il ne trouva pas, lui, le fil d'Ariane, si utile pour sortir du labyrinthe inextricable. Aussi va-t-il seul à l'aventure, et nécessairement il s'égaré. Avant de savoir seulement écrire à deux voix, le jeune téméraire de douze ans se risque dans une messe à quatre voix, avec seize parties d'orchestre, véritable fouillis, sorte de branchage touffu sans lumière et sans air, où la nature impatiente éclate en mille pousses irrégulières que l'art n'a pas appris à contenir. Mais, instruit par cette expérience, Haydn se ravise: trop pauvre pour acheter au tarif d'un professeur la science qui lui manque, il ne demande plus qu'à lui-même les enseignements dont les vieux maîtres sont trop avares; guidé alors par les livres de théorie de Matheson, de Fux, de Kirberg, et peut-être aussi par quelques conseils revêches de Porpora, arrachés à grand'peine, il se fraie des routes inconnues, soit par une méthode nouvelle d'arranger les accords, soit par sa manière de conduire les cantilènes, d'établir et d'entremêler les fugues.

Cette habitude de recherches solitaires fit découvrir à Haydn une myriade de sources inaperçues, de filons inexplorés. La cause même qui eût paralysé un esprit moins solidement trempé que le sien, féconda sans obstacle tous les germes primitifs que la nature avait déposés dans cette terre vierge. A peine âgé de dix-huit ans, il publia son premier quatuor, cette base de tout l'immense édifice que nous verrons bientôt s'élever dans de majestueuses proportions. A la vérité, les pédants, armés de la loupe analytique, ne manquèrent pas par la suite de trouver bien des fautes à reprendre dans les œuvres de Haydn, mais il les laissa dire, sachant bien que les règles de l'école ne sont pas toujours celles du goût, et que le génie peut s'en affranchir quelquefois avec une heureuse audace.

Mais si le juvénile cerveau de Haydn était plein de rians trésors, qui ne demandaient qu'à s'épancher, par un contraste assez commun, tout ce qui l'entourait lui présentait l'image du plus triste dénûment. Un jour, qu'on lui avait dérobé ses habits, il eut grand'peine à s'en procurer d'au-

tres. Au sortir de Saint-Étienne, nous le trouvons installé chez le perruquier Keller, dont il épousa plus tard la fille, occupant là une modeste chambre, et au milieu même des plus rudes privations, travaillant avec une ardeur triomphante. *Assis à mon clavecin rongé par les vers*, disait-il, *je n'enviais pas le sort des monarques*. Dans la maison de Martines, le hasard, ce maître fertile en rencontres, s'avise de loger Haydn juste au-dessus de Métastase. Le premier poète du siècle et le plus grand symphoniste du monde abritent leur tête sous le même toit, l'épaisseur d'un plancher seulement les sépare. Quelle différence pourtant entre ces deux positions si voisines ! tandis que Métastase, *poeta Casarceo*, recueillait au sein de l'abondance et du luxe les délicieuses inspirations de sa muse insouciante, le pauvre Haydn, manquant de tout, grelottant de froid, n'avait souvent d'autre ressource que de s'aller blottir sous les couvertures de son lit, et perdait à se réchauffer un temps qu'il eût passé si vaillamment à écrire.

Heureux et singulier privilège qui permet à ce gai musicien de conserver, au milieu de si décourageantes épreuves, toute la fraîcheur printanière de son esprit, alors que tant d'autres, de cœur moins léger sans doute, n'en sortent qu'épuisés et avilis sans retour. Mais des déceptions bien plus amères attendent encore ici-bas les dévoués serviteurs de l'intelligence, comme pour leur faire expier un dédain trop superbe de la vie réelle. L'astre conjugal paraît surtout avoir déversé sur eux ses influences les plus malignes. Haydn, qui avait échappé aux étreintes de la misère, risqua de voir son bonheur échouer contre un écueil imprévu. Dans ce port du mariage, où sa loyauté croyait trouver un sûr abri, il ne recueillit au contraire que des tempêtes, et n'évita le naufrage qu'en brisant des liens formés avec trop d'imprudence. Ce fut la belle cantatrice Boselli qui se chargea par la suite d'apaiser dans le cœur de Haydn le trouble qu'y avaient apporté les bourrasques de madame Anna.

L'époque où Haydn entra dans la maison du prince Esthérasy, marqua pour lui une ère nouvelle de vie abritée, d'étude calme, et par suite de progrès. Libre alors de toutes les préoccupations de la vie matérielle qui avaient assailli sa jeunesse, placé à la tête d'un grand orchestre qu'il dirigeait à son gré, il put produire à loisir tous les fruits dont il avait jeté la semence dans de premières et fortes études. Sa chambre composa dès ce moment tout son univers, et dans ce cercle étroit en apparence, qu'il s'était tracé, son imagination parcourut les espaces les plus étendus. C'est véritablement alors que le vaisseau de Haydn, suivant l'expression de Campani, fut lancé à pleines voiles sur la mer de l'harmonie, visita des parages inconnus, et comme Jason, rapporta de ses libres excursions des conquêtes

dorées. C'est à dater de là surtout que se déroule la série de toutes ces productions si éclatantes et si variées qu'enfanta sans relâche, pendant cinquante années d'un travail assidu, le génie inépuisable de Haydn.

L'œuvre de Haydn est triple : elle se divise en musique instrumentale, musique sacrée et musique théâtrale ; mais la première domine et absorbe presque les deux autres. Parmi les compositions instrumentales de Haydn, dont le nombre s'élève à plus de cinq cents, il faut mettre hors ligne les symphonies et les quatuors où éclatent le plus sûrement l'abondance et l'originalité de son génie. Haydn, dans ses symphonies, est un véritable modèle. Du motif le plus simple et souvent le plus commun, il fait sortir le chant le plus élégant et le plus majestueux. Ses sujets sont toujours clairement exposés, habilement développés, et chaque morceau est un poème en action. Rien n'égale la vivacité ravissante de ses *allegro*, la gaité tempérée de ses *andante* ; mais le *menuet* de Haydn est surtout un chef-d'œuvre pour la richesse des idées et de l'harmonie et le tour gracieux ; c'est un vrai diamant si bien taillé à facettes, que tous les côtés scintillent aux yeux avec le même éclat vif et doux. Dans le champ plus rétréci du quatuor, nul n'a su mieux ménager les piquantes surprises, et soutenir la lutte animée de la conversation musicale.

Haydn procédait dans la composition de ses symphonies d'une façon assez singulière. Il commençait par tisser une sorte de roman ou canevas, sur lequel il appliquait ensuite les idées et les couleurs musicales. Au moyen de cette fiction attrayante, il échauffait son imagination, la dirigeait vers un but arrêté, et donnait ainsi à sa composition un caractère d'ordre et d'unité remarquable. C'est ainsi que naquirent la plupart des symphonies décorées ensuite de différents noms qu'on dirait tous de fantaisie. Beaucoup, telle que la *Belle Circassienne*, la *Roxelane*, l'*Hélène de Grèce*, le *Solitaire*, la *Reine*, la *Laudon*, portent tout simplement le nom du petit roman que Haydn avait eu l'intention d'imiter. Les *Sept paroles*, composées pour les cérémonies de la semaine sainte, et que Haydn mettait au-dessus de tous ses autres ouvrages, offrent cette particularité remarquable que le texte et le chant ne furent adaptés qu'après coup à l'instrumentation.

Nul autre, du reste, n'a été plus varié, plus multiple que Haydn. En outre du grand nombre de ses compositions sévèrement classiques, consacrées par l'admiration générale, sa plume intarissable a fait jaillir en courant une multitude infinie d'ouvrages moindres, qu'il a jetés dans les moules les plus divers. Dans ce genre instrumental qu'il pratique avec une liberté toute magistrale, Haydn est si à l'aise, il se meut avec tant d'abandon, son allure est si preste, qu'il est porté naturellement à s'y tout

permettre, depuis les plus aimables licences de l'imagination, jusqu'au *concertti* et aux jeux d'esprit les plus familiers, jusqu'aux excentricités les plus bouffones. C'est ainsi qu'il obéit plus d'une fois à cette tendance commune de son temps, qui consistait à écrire toutes sortes de logogryphes, de charades, d'énigmes en contrepoint bizarre et facétieux. C'étaient des canons doubles, triples, des canons renversés, des fugues trillées, des imitations grotesques, et autres plaisants exercices du même genre dans lesquels des musiciens fort estimables, tels que Merula, Aumann, Trejer, Martini, Bononcini, Porpora, Salieri, et voire même de plus graves encore, dépensèrent fort mal à propos beaucoup de science et d'esprit. Quelques-unes des *pochades* de Haydn sont devenues célèbres. Sa *Tempête*, sa *Symphonie turque*, représaille ingénieuse imaginée contre la somnolence du public anglais, les *menuets* à la manière de Boutempi, qu'on joue en lisant de droite à gauche, et bien d'autres divertissements encore du même esprit, lui composent un bagage comique où la facilité de l'invention se produit en traits nouveaux. Mais tous ces caprices, d'ailleurs, n'étaient que de courtes distractions de sa plume savante, et comme des trêves passagères à l'enfantement sérieux de son esprit.

La musique dramatique de Haydn est bien loin du grand mérite de son répertoire instrumental. La raison en est en ce que Haydn, doué d'une imagination vaste, vive et féconde, n'avait pas dans la même proportion le sentiment si nécessaire pour exprimer la réalité des passions scéniques. Haydn est peintre paysagiste plus que portraitiste. D'ailleurs, son imagination, accoutumée à planer librement dans les espaces sans limite de la fantaisie, ne pouvait, par son indépendance même, s'asservir sans contrainte aux idées du poète, et supportait mal l'entrave obligée des paroles. En outre, Haydn qui avait trouvé la musique instrumentale dans son enfance, et avait formé son éducation virile, ne se trouvait point dans la même position vis-à-vis du genre théâtral. Un grand nombre de maîtres célèbres avaient, bien avant lui, cueilli d'abondantes moissons dans ce champ fertile, et il ne trouva tout au plus qu'à glaner après eux. Il n'en est pas tout-à-fait de même de sa musique sacrée, laquelle, fondant ensemble les deux éléments vocal et instrumental, participe naturellement des qualités de ses symphonies et des défauts de sa musique de théâtre. Ses messes sont d'un genre neuf, délicieux, grandiose, plein de sentiment, mais elles pèchent souvent par le désaccord du style avec le sujet, tant pour le choix des mélodies que pour le mouvement du rythme. Peut-être nous doivent-elles sembler trop mondaines et trop fleuries.

Les oratorios de la *Création* et des *Quatre Saisons* ont porté à son comble la gloire de Haydn. Ce fut à son retour d'un voyage à Londres, et

encore sous l'impression des chefs-d'œuvre de Hændel, qu'il conçut l'idée du premier de ces ouvrages, et il l'exécuta à l'âge de 63 ans avec une vigueur toute juvénile. La création du monde, où Dieu intervient si puissamment pour tirer l'univers du chaos, c'était là un sujet immense et sublime ! La nature, se déroulant dans la succession et l'infinie variété de ses tableaux, offrait au pinceau du musicien toute la magie des plus riches couleurs. L'imagination de Haydn plana d'un vol soutenu dans cette région élevée, et sa musique, tour-à-tour grandiose ou pittoresque, sut rendre merveilleusement, soit pour l'expression morale, soit pour l'imitation physique, toutes les données de ce magnifique programme. Les *Quatre Saisons*, qui sont un drame du genre pastoral plutôt qu'un oratorio, ne le cèdent point à la *Création* pour le génie, l'imagination et la fécondité. Si la *Création* est supérieure comme caractère et comme effet, cela tient autant à la noblesse du sujet qu'à la priorité du style : mais cela n'empêche pas toutefois que les *Quatre Saisons* ne restent comme un modèle du genre descriptif. Haydn lui-même a très-bien motivé la distance qui sépare ces deux ouvrages par la nature tout opposée des personnages qu'ils mettent en action, anges dans l'un, paysans dans l'autre.

Le plus beau jour de Haydn fut celui où il assista, vers la fin de sa vie, à l'audition de son chef-d'œuvre, la *Création*, dans des circonstances tout-à-fait solennelles. C'était pendant l'hiver de 1808. Deux mille personnes se pressaient dans la salle de l'université de Vienne ; l'orchestre comptait plus de cent soixante musiciens, et les solos avaient été confiés à des chanteurs dignes de les traduire. Haydn fut reçu au milieu des acclamations et des fanfares, et porté plutôt que conduit au milieu de l'enceinte, sur un siège élevé qu'entourait le cercle de ses nombreux et illustres amis. L'exécution fut admirable. Jamais cette musique sublime n'avait été dite avec plus d'âme et écoutée avec plus de transports. En entendant les louanges de son nom qui retentissaient de toutes parts, mêlées aux louanges de la divinité qu'il avait célébrées lui-même, Haydn put se croire transporté dans le ciel. Aussi était-il profondément ému. En se retirant, il dit adieu de la main aux assistants, comme pour prendre d'eux un dernier congé, promena sur l'orchestre un regard d'attendrissement indéfinissable, et versa des larmes. Bientôt après, il mourut, tandis que les Français campaient devant les lignes de Vienne : le bruit de la guerre qui retentissait autour de lui avait porté un dernier et funeste coup aux facultés chancelantes du vieillard.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans Haydn que le grave et savant musicien, l'homme d'imagination et d'étude : en lui pourtant le côté intime, familier, personnel, anecdotique pour ainsi dire n'offre pas moins d'intérêt.

Son biographe, après nous avoir initié au génie de l'artiste, nous fait entrer dans le cœur de l'homme, et ce champ nouveau le montre tout aussi fertile en contrastes.

Malgré sa figure morose et le laconisme de son discours, Haydn abondait intérieurement en saillies originales et en traits humoristiques qui, de temps à autre brisant l'enveloppe, se révélaient par quelque boutade fort innocente à coup sûr, mais pleinement caractéristique. Il savait être gai dans l'occasion, plaisant même, pourvu toutefois que sa timidité naturelle fût sauve, et que sa confiance un peu rétive fut excitée aux épanchements. Dans ce cas, la musique lui venait principalement en aide pour donner un libre cours à son humeur, et c'est alors qu'il se livrait plus volontiers à l'entraînement des malicieuses compositions. Mais cet éclair rapide une fois passé, cette veine tarie, la gravité mélancolique plus conforme à son esprit reprenait le dessus.

Deux traits frappants entre tous caractérisent Haydn. Ainsi que tous les hommes d'un génie profond et vrai, il mettait toute sa joie, tout son bonheur, toute sa passion dans le culte de son art, il y enfermait tous ses trésors d'intelligence et de volonté, comme le laboureur enfouit les semences les plus précieuses dans son champ; et puis, à mesure que les succès fleuris naissaient de son travail patient, comme les fruits dorés de la terre arrosée de sueurs, il en goûtait avidement la saveur enivrante. Haydn était si accessible aux vives jouissances de l'artiste, et il obéissait avec tant d'ingénuité et de franchise à son impression naturelle, que lorsqu'il dirigeait lui-même l'exécution de ses ouvrages, à l'arrivée des passages les plus beaux et les plus applaudis, sa figure s'épanouissait d'un sourire involontaire de satisfaction. Les témoignages d'estime, les lettres de louanges lui causaient une impression toute différente. Quand l'Institut de Paris s'associa l'illustre étranger, celui-ci, en lisant la lettre qui l'informait de cette marque de distinction, éprouva un vif accès d'émotion, qu'il ne put contenir.

Rien n'est à dédaigner dans les manifestations du génie créateur; les moindres circonstances même ont leur prix. Et par exemple, c'est une remarque à faire, que chez beaucoup d'artistes ou d'écrivains, l'enfantement de la pensée a été gouverné, dans une certaine mesure nécessaire, par la sensation physique. Il semble qu'il faut à chaque esprit, suivant sa nature diverse, son milieu et son entourage propres, hors desquels il ne saurait se produire. Quelquefois le plus léger stimulant suffit. Pour ne parler ici que des musiciens, Gluck exposé en plein air à l'ardeur du soleil, échauffait son imagination et se transportait en Tauride; il fallait à Sarti, pour trouver des idées musicales, une grande obscurité et le plus profond silence; Cimarosa, au contraire, voulait être au milieu du bruit étourdissant et de ses

amis rassemblés ; Paësiello, paresseusement couché, ne composait que dans son lit ; Zingarelli, avant de se livrer au travail, lisait un passage des saints Pères ou des classiques latins. Quant à Haydn, il ne travaillait, lui, qu'en manchettes, comme notre Buffon, vêtu avec la plus précieuse élégance, et portant au doigt l'anneau de Frédéric, sorte de talisman pareil à celui d'Angélique, à l'aide duquel il paraissait se soustraire au monde visible, pour être transporté parmi les anges, aux sources les plus éthérées de l'harmonie et des divins concerts.

Les aventures de Haydn, dont la plupart et les plus piquantes lui survinrent pendant le séjour qu'il fit à Londres, forment un des chapitres les plus curieux et les plus intéressants du livre de Carpani. Elles montrent dans tout leur jour la naïve candeur et l'extrême modestie du grand symphoniste, et sont d'ailleurs racontées d'une façon fort agréable par l'auteur italien. Il faut lire dans tout le charme des détails ces amusants récits qu'une citation incomplète pourrait défigurer.

L'auteur des *Lettres sur Haydn* s'est trouvé dans les conditions les plus favorables pour traiter son sujet. Compositeur lui-même et poète dramatique, il a pu disserter avec une compétence parfaite sur les œuvres si variées du génie dont il a entrepris la révélation, et ce qui ne gêne rien, sa plume de journaliste lui a servi pour donner à sa narration cette élégance et cette forme pittoresque qu'on trouve bien rarement dans les ouvrages de ce genre. En outre, lié d'amitié avec Haydn, et ayant résidé auprès de lui, il a pu recueillir de sa bouche un grand nombre de particularités intimes, alors qu'il n'en a pas été lui-même le témoin oculaire. Puis, après la mort du grand musicien, ce que Carpani ne savait pas par lui-même, il l'a puisé dans le souvenir des personnes qui, à différentes époques, furent en relation avec leur ami commun, telles que le baron Van-Swieten, la digne élève et amie de Haydn, mademoiselle de Kutzbec, le maestro Pichl, le conseiller Griesinger; aussi les lettres qui ont été le résultat de ces renseignements, ont-elles le caractère et tout l'attrait de mémoires confidentiels.

Ce livre, dont la traduction seule est nouvelle, ne date pas d'aujourd'hui. Très-répandu en Italie et en Allemagne, il était peu ou point connu en France, et cependant méritait fort de l'être. Les admirateurs de Haydn y trouveront non-seulement une appréciation ingénieuse et savante de ses ouvrages, de ses formes de style, de ses procédés de composition, mais encore ils y surprendront avec plaisir des traits de caractère finement esquissés, et des détails d'intérieur qu'on chercherait vainement ailleurs. Ce n'est pas néanmoins que tout soit à prendre et à louer dans les *Lettres italiennes sur Haydn*. Les digressions, bien qu'ingénieuses, y sont peut-être trop fréquentes, et les théories musicales, hazardées çà et là, souvent contes-

tables. Par exemple, Carpani paraît avoir des idées trop étroites et trop exclusives en ce qui concerne les progrès à venir de l'art musical ; il n'est point assez juste envers la jeune école allemande, et professe un engouement trop excessif pour Rossini. Mais partout où l'auteur s'est enfermé dans l'unité rigoureuse de son sujet, tant qu'il se borne à parler de Haydn, son goût est aussi irréprochable que sa verve bien inspirée. Alors sa vive admiration se trouve naturellement d'accord avec la vérité la plus scrupuleuse.

## DESSALLE-RÉGIS.

---

## CHRONIQUE DE PARIS.

---

Samedi, 7 juillet.

La sixième chambre du tribunal de première instance de la Seine (police correctionnelle) a eu les honneurs de la semaine. Elle a presque fait oublier l'instruction du procès Laity ; elle a été d'une concurrence redoutable pour le couronnement de la reine d'Angleterre, lequel nous a valu ces lettres d'une si mesquine portée et d'un si pitoyable style, dont messieurs les attachés littéraires partis pour Londres ont allourdi les grandes colonnes déjà si lourdes de nos confrères quotidiens, pour nous faire accroire qu'ils faisaient plus ou moins partie des bagages de messieurs les ambassadeurs en titre d'office ; le Luxembourg et Westminster se sont effacés devant le vieux Palais de Justice ! C'est là, dans ces circonstances, un triste honneur de préséance, dont nous sommes affligés pour notre pays, mais qui du reste, à bien voir les choses, aurait manqué à notre siècle, comme le disait un homme d'esprit, pessimiste s'il en fut, et qui avait si bien pris la mesure de ce temps-ci, qu'il avait parié que le jugement de la sixième chambre serait ce qu'il a été. Les magistrats ont fait gagner le pari à l'homme d'esprit. Dieu veuille que ce ne soit pas aux frais de la France !

Nous nous sommes bien souvent élevés contre cette fièvre industrielle et financière qui enlève au commerce et à l'industrie les capitaux du pays, pour les pousser sans examen et sans mesure dans le gouffre béant d'un agiotage et d'un industrialisme sans contrôle. Il est à regretter que la presse soit coupée en deux parties : l'une toute intellectuelle, l'autre toute financière ; que la seconde ne soit pas subordonnée à la première, et qu'ainsi elle accueille et recommande comme bon, très-souvent, moyennant un franc la ligne, la mise en œuvre de certains charlatanismes, que l'autre flétrit quelquefois, avec toute l'énergie d'une conscience honnête et éclairée. C'est ainsi qu'en France, à cette heure, il n'est pas de projet désastreux, d'entreprise bâtie sur le vide, de friponnerie proprement ha-